

TRAVERSER LA SOLITUDE ET LE DECOURAGEMENT

Le fils prodigue devenu solitaire traverse la misère...

La parabole du fils prodigue fait partie d'un ensemble de trois paraboles dont le thème est « le perdu est retrouvé et on est dans la joie ».

Cette parabole est située par Luc dans un vécu : Jésus mange avec les publicains et les pécheurs, et les pharisiens sont indignés.

Parabole du fils retrouvé - Luc 15,11-32

¹¹ Il dit encore : « Un homme avait deux fils.

¹² Le plus jeune dit à son père : "Père, donne-moi la part de bien qui doit me revenir." Et le père leur partagea son avoir.

¹³ Peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout réalisé, partit pour un pays lointain et y dilapida son bien dans une vie de désordre.

¹⁴ Quand il eut tout dépensé, une grande famine survint dans ce pays, et il commença à se trouver dans l'indigence.

¹⁵ Il alla se mettre au service d'un des citoyens de ce pays qui l'envoya dans ses champs garder les porcs.

¹⁶ Il aurait bien voulu se remplir le ventre des gousses que mangeaient les porcs, mais personne ne lui en donnait.

¹⁷ Rentrant alors en lui-même il se dit :

"Combien d'ouvriers de mon père ont du pain de reste, tandis que moi, ici, je meurs de faim !"

¹⁸ Je vais aller vers mon père et je lui dirai :

"Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi.

¹⁹ Je ne mérite plus d'être appelé ton fils. Traite-moi comme un de tes ouvriers."

²⁰ Il alla vers son père. Comme il était encore loin, son père l'aperçut et fut pris de pitié.



J. Bosch, biblique.blogspirit.com



8967348-1422681

Il courut se jeter à son cou et le couvrit de baisers.

²¹ Le fils lui dit : "Père, j'ai péché envers le ciel et contre toi. Je ne mérite plus d'être appelé ton fils..."

²² Mais le père dit à ses serviteurs : "Vite, apportez la plus belle robe, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, des sandales aux pieds.

²³ Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et festoyons, ²⁴ car mon fils que voici était mort et il est revenu à la vie, il était perdu et il est retrouvé." Et ils se mirent à festoyer.

²⁵ Son fils aîné était aux champs. Quand, à son retour, il approcha de la maison, il entendit de la musique et des danses.

²⁶ Appelant un des serviteurs, il lui demanda ce que c'était.

²⁷ Celui-ci lui dit : "C'est ton frère qui est arrivé, et ton père a tué le veau gras parce qu'il l'a vu revenir en bonne santé."

²⁸ Alors il se mit en colère et il ne voulait pas entrer. Son père sortit pour l'en prier ;

²⁹ mais il répliqua à son père : "Voilà tant d'années que je te sers sans avoir jamais désobéi à tes ordres ; et, à moi, tu n'as jamais donné un chevreau pour festoyer avec mes amis.

³⁰ Mais quand ton fils que voici est arrivé, lui qui a mangé ton avoir avec des filles, tu as tué le veau gras pour lui !"

³¹ Alors le père lui dit : "Mon enfant, toi, tu es toujours avec moi, et tout ce qui est à moi est à toi.

³² Mais il fallait festoyer et se réjouir, parce que ton frère que voici était mort et il est vivant, il était perdu et il est retrouvé."



Interbible.org

Contemplation

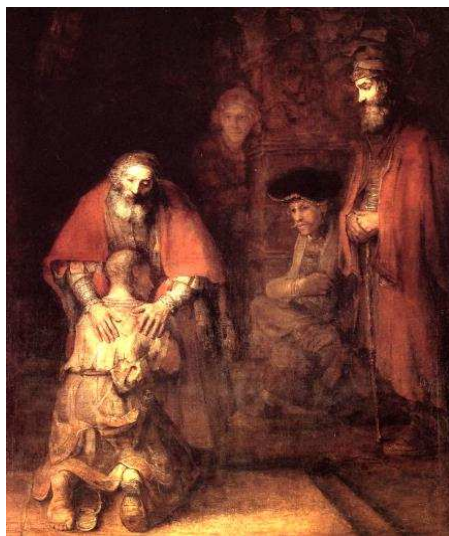
Cette toile, peinte par Rembrandt (qui pleure encore la mort de son fils Titus), vers 1667, se trouve au musée de l'Ermitage à St Pétersbourg. Le commentaire qui suit est du Père Nouwen, dans les premières pages de son livre *Le retour de l'enfant prodigue*.

Regardons le Père

Rembrandt met toute son intériorité à peindre ce père prodigue en miséricorde. Un visage ridé et presque aveugle, aux yeux usés d'avoir guetté l'improbable retour. Une stature arrondie, presque ovale, forme de mandorle d'un tympan roman, une stature de porche royal pour protéger l'enfant revenu. Le père, décrit par la parabole et peint ici par Rembrandt, n'est pas un père rigide, drapé dans sa droiture, enfermé dans une justice de purs.

C'est un Père qui ne cesse de descendre vers nous, de se pencher vers nous, de guetter nos pauvres pas pour retourner vers lui, surveillant inlassablement nos chemins. Et lorsqu'il a la joie de nous voir retourner, ne fût-ce que d'un pas, vers lui, il n'a de cesse de nous accueillir tout près de lui comme un Père de tendresse.

On commente souvent cette œuvre en parlant des deux mains du père : l'une serait plus masculine, l'autre plus féminine. Mais on observe la même part de féminité ou de maternité du père dans l'attitude du fils qui vient se nicher contre le ventre paternel, attitude convenant plus à une mère qu'à un père. Cet homme redevenu enfant vient s'appuyer contre les entrailles matricielles à qui il donne renaissance.



Regardons maintenant le fils

Il est peint comme une sorte de condamné, ses cheveux rasés comme un sorti de prison, sa tunique déchirée, un pied nu, l'autre à moitié, prosterné. Le vide d'une sandale nous permet de contempler qu'il a été nécessaire à ce fils de parvenir à cette pauvreté, de se sentir vide et vidé, pour trouver la force de vouloir échapper à ces emprisonnements et ainsi redevenir assez petit enfant pour se blottir tout contre son père, la tête nichée tout contre son corps. Enfin délivré de ses fausses richesses, celles de ses plaisirs, il peut maintenant comprendre la vraie richesse du Père : celle de son amour sans condition. Et le manteau royal posé sur les épaules du Père peut maintenant envelopper à nouveau le fils.

Les autres personnages

Simple spectateurs, leur présence est moins intense. Celui qui nous interpelle le plus est cet homme qui reste drapé dans sa droiture, sa verticalité, exactement à l'inverse du Père qui renonce à sa droiture pour s'abaisser vers son fils. Il semble peiner à goûter la miséricorde infinie qu'il contemple pourtant. Sa sévérité pourrait bien nous faire penser à celle du fils revenu des champs. Nous raisonnons parfois comme lui.

Mais refuser l'amour infini du Père c'est refuser le Père tout entier.

Il faut avoir vécu ce que « tomber veut dire, ce que veut dire errer, ce que veut dire craquer... avoir crevé de solitude et le jour et la nuit, n'avoir plus été qu'une ombre qui se cogne à des murs ». En avoir eu « plein le dos », tellement plein le dos qu'on en reste brisé, incapable à jamais de se redresser.

S'être abreuvé aux sources délétères de la méfiance et du mépris, jusqu'à en perdre l'estime de soi-même.

C'est alors seulement qu'on peut devenir vulnérable.

Vulnérable au pardon, offert à la tendresse et à la compassion.

Paul Baudiquey, Pleins signes p.65

Comment appeler cette parabole ? Qui est le plus prodigue ?

Qui a le plus souffert dans cette histoire ?

En qui nous reconnaissons-nous ?